

Papin, Nicolas. Response de N. Papin medecin, a la lettre d'un autre de la mesme profession, touchant les fièvres malignes de ce temps, & l'usage despotions cordiales, de la saignée & des vessicatoires

A Paris : chez Simon Piget, 1650.

Cote : 86214 (6)

86214 (6)
R E S P O N S E
D E N . P A P I N
M E D E C I N ,

A LA LETTRE D'VN AVTRÉ
DE LA MESME PROFESSION,
touchant les Fièvres Malignes de ce
temps, & l'usage des potions cordiales,
de la saignée & des vesicatoires,

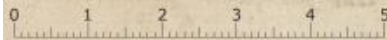


A PARIS,
Chez SIMÉON PIGET, rue S. Jacques,
à la Fontaine.

M. DC. L.

Οὐ γὰρ αὖ μεθ' ὅρκου ἔρεω ὅδε ποιεῖν ἡγήσομαι
λογισμὸς φθονήσκειν αὖ ἑτέρω, ἀκιδνὸς γὰρ
αὖ φαίνεται.

Hoc namque iurando affirmare au-
deam Medicum ratione utentem, alterum
nunquam inuidiosè calumniaturum. Sic
enim animi impotentiā proder. Hippo-
crat. lib. præception.





R E S P O N S E D E N. P A P I N
Medecin, à la Lettre d'un autre de la mes-
me profession touchant les fieures malignes
de ce temps, & l'usage des potions cordia-
les, de la saignée & des vesicatoires.



ONSIEVR,

Vous me faites trop d'honneur
 de me demander mon sentiment
 touchant vne chose où le vostre
 est preferable, ie ne diray pas
 au mien, mais à celuy de tous
 les meilleurs Praticiens; puisque vous raisonnez
 aussi doctement en la Medecine, que vous faites pa-
 roistre avec l'admiration d'un chacun cette industrie
 qui vous est hereditaire à trauailler au soulagement
 des pauvres malades. Cependant pour ne pas refu-
 ser si peu de chose à vne personne à qui ie dois tout;
 ie ne craindray point de respondre par le menu aux
 demandes que vous me faites, qui se peuuent redui-
 re à ces quatre chefs. 1. Si les fieures qui ont couru
 en ces quartiers depuis plus d'un an, & qui bien
 loin de s'appaiser semblent se réueiller encore de
 nouueau, doiuent passer pour malignes. 2. S'il est
 à propos d'vser pour leur guerison de potions cor-

A ij

4

diales & en quel temps. 3. Si la saignée y est nécessaire & iusques à quel temps : & 4. Si l'on se peut servir de vésicatoires & quel est leur usage.

Je respons au premier, qu'elles meritent ce nom sans difficulté, puis qu'elles possèdent tous les signes par lesquels les Auteurs ont de coustume de les designer; qui sont, d'opprimer puissamment toutes les facultez, & principalement la vitale; De produire des accidens au delà de ce que leur nature semble estre capable, & de se rendre populaires par les semences contagieuses qu'elles respandent en l'air. Car ne voyons-nous pas que la plupart sont soudainement surpris de vomissemens fâcheux, accompagnez de defaillance. Les autres tesmoignent vne telle oppression de poux & abbatement de forces qu'ils paroissent mesme dès les premiers iours incapables des grands remedes, i'entens la saignée & la purgation. Les vns sans qu'il paroisse vne chaleur violente au dehors, se plaignent d'estre brulez au dedans, sont travaillez d'une soif excessiue, & ressentent des inquietudes & des veilles extraordinaires, & plusieurs mesme ne sont pas sans quelques taches pourprées. Les autres au contraire sont travaillez d'assoupissemens, d'estourdissemens, de delire, de parorides & autres apostemes, & de mille autres signes de malignité; Et ont tous cela de commun que les parties nobles sont puissamment attaquées par la qualité veneneuse, mais qui produit des effets differens en chaque corps selon la disposition des humeurs corrompuës qui luy tiennent compagnie. De fait, comme dit tres-bien le docte Fernel, quoy que cette malignité possède quelque chose de releué au dessus de la corruption qui se trouue ordinairement

dedans les humeurs, elle attaque neantmoins bien plus facilement les corps en qui cette premiere corruption se trouue abondante. l'estime donc qu'il ne faut auoir qu'une legere teinture de la Medecine pour recognoistre cette malignité, qui tenant quelque chose de la pestilence, nous fait apprehender que ce ne soit vn auant-coureur des maladies plus fascheuses dont la deprauation des saisons semble nous menacer.

Ie respons au second, que puis qu'on ne scautoit nier qu'une maladie qui a tranché la vie à tant de personnes, en si peu de temps & avec de si fascheux accidens ne soit accompagnée de beaucoup de malignité; l'un des principaux remèdes par lequel on doit luy couper chemin, est l'usage des cardiaques: c'est à dire des remèdes, qui par vne puissance occulte fortifient toutes les facultez, de mesme que la malignité les opprime; mais sur tout, la vitale qui fait sa residence au cœur: & lesquels ne seruent pas moins à conseruer l'humide radical qu'à repousser les vapeurs malignes qui trauaillent à sa destruction.

Tous les liures de Galien qui portent le tiltre de Methode medecinale ne tendent à autre chose qu'à nous enseigner que tout Medecin Methodique doit s'estudier à combattre directement chaque indisposition maladiue dont nostre corps est attaqué, en luy opposant son contraire. Des maladies, les vnes consistent en la mauuaise temperature des parties, les autres en la mauuaise conformation, & les dernieres en leur mauuaise vnion. Et pour ne me pas estendre icy sur la nature des autres maladies: par le vice du temperament; ou nous entendons l'excez des qualitez elementaires, dont le chaud veult estre guery par le

A iij

froid, celuy-cy par le chaud, le sec par l'humide, & l'humide par le sec; ou la mauuaise disposition de l'humide radical auquel les Medecins attribuent vne temperature celeste, dont les qualitez respondent en quelque sorte à celles des Astres, & lesquelles nous estans entierement incognuës, ont merité le nom que l'on leur donne de qualitez occultes.

De mesme donc que ce qu'il y a en nous d'elementaire est attaqué par les qualitez des elemens, & guerry par les mesmes qualitez directement opposées; aussi cette disposition occulte de l'humide radical est attaquée & destruite par les qualitez veneneuses, malignes & occultes qui se trouuent non seulement aux poisons, mais aussi dans la peste & aux fieures malignes de la nature de celles dont il est question; & ne se peut restaurer que par l'usage des remedes cordiaux. Voila ce me semble quel est le sentiment non seulement des plus doctes Medecins, mais de tous ceux qui meritent ce nom.

Cependant vous aurez peine à croire l'abus qui s'est glissé en ce pais, & qui a esté fomenté par des personnes qui ne cognoissoient pas assez, ny la nature, ny l'usage des cordiaux. C'est que comme ces fieures malignes, puis qu'elles meritent le nom de fieures, sont accompagnées de chaleur au delà de nostre temperament naturel; le vulgaire ayant esté persuadé qu'il n'y a point de cardiaque qui ne possède vn degré excessif de chaleur, tremble mesme au seul nom de potions cordiales, comme si c'estoient autant de charbons ardents par lesquels on voulust augmenter la chaleur de leur fieure: Et neantmoins vous sçauiez combien ce sentiment est éloigné de la verité & indigne de la Medecine; puisque comme nous di-

tion tantost la vertu cordiale des medicamens est absolument differente des qualitez elementaires & se peut aussi bien rencontrer avec le froid qu'avec le chaud.

Et si nous voulons encor examiner la chose davantage; quels sont les cardiaques dont nous nous servons en pareille rencontre? sinon entre les simples le suc & le sirop de limons, dont personne que ie sçache n'a encore nié l'extrême froideur; l'Aceteuse & l'Oxytriphylum, dont l'acidité tesmoigne la froideur, de mesme que le Berberis; la reyne des préz & la scabieuse qui n'ont aucune chaleur excessiue; les fleurs qu'on nomme cordiales de bouroche, de buglose & de violettes, qui toutes sont tenuës pour froides. La terre Sigillée & mille autres, dont les moindres apprentifs d'Apotiquaires cognoissent en mesme temps la vertu cordiale & la qualité froide. Et pour les composez, les plus frequens sont la confection de hyacinte, le diamargariton froid, & manus Christi perlata, dont la premiere ne passera iamais que pour froide en bonne Arithmetique, puisque de sept parts il n'y en entre qu'une de medicamens chauds, & six de remedes froids, qui sont les hyacintes, le corail rouge, le vray bol d'Armenie, les racines de tormentille, les semences d'aceteuse & de pourpié, les roses rouges, toutes les especes de sandaus, la rasure d'Ivoire, la corne de Cerf, les safirs, les esmeraudes, les topases, les perles, la soye crüe, les feuilles d'or & d'argent, & le syrop de limons. Pour le diamargariton, ce seroit faire tort à ceux qui luy ont donné le nom de froid, de calculer les remedes qui y entrent: pour sçavoir quelles qualitez il possède. Et quant aux tablettes que l'on nomme manus Chri-

fit perlata, il n'y a point de chaleur qui puisse estre suspecte que celle du sucre, puis qu'il n'y entre davantage que l'eau rose & les perles preparées : Mais qu'est-il besoin de faire ce denombrement, puisque c'est vous qui en faites leçon aux autres, & ne faut-il pas avouer qu'il n'appartient qu'à ceux qui ignorent entièrement la vertu des remedes dont on se sert en Medecine, & qui n'ont jamais jettré l'œil sur les dispensaires pour y voir la description des medicamens, à blasmer l'usage des remedes cordiaux dans les fievres mesme plus violentes.

Pour ce qui est du temps qu'il s'en faut servir dans les fievres qui courent, puis qu'ils ne sont destinez qu'à combattre la malignité, & que la presence du mal nous monstre la necessité du remede; C'est sans doute pendant que la malignité dure, sçavoir dès le commencement, pendant l'accroissement & dans la vigueur. Car en bonne foy, que diriez-vous de ces Praticiens, qui apres avoir abhorré l'usage de ce remede pendant que la nature estoit en estat d'en faire son profit, ayant oublié cette averfion, le prescrivent sans scrupule à ceux qui sont à l'agonie, & taschent lors qu'ils ont desia vn pied dans le tombeau, de les en retirer par force avec quelque potion cordiale, comme avecque vne puissante machine? Ne diroit-on pas qu'ils exercent la Medecine pour faire rire le monde; ou plustost que voyans les hommes près à partir d'icy, ils leur font prendre ce dernier restaurant pour les conduire au royaume des morts, & pour donner quelque vigueur à leurs ombres tandis qu'elles seront contraintes de roder aux bords de l'Acheron?

En troisieme lieu, pour respondre à la question
que

que vous faites touchant la saignée, on peut proposer deux choses, si la saignée est nécessaire dedans ces fiebres, & quand on s'en doit seruir. Et pour cet effet il est nécessaire de sçauoir que la saignée sert à deux vsages, à euacuer vne partie de la masse du sang contenue dans les veines, & à imprimer le mouvement aux humeurs. L'euacuation a double vsage, l'un qui est immediat d'oster vne partie du sang, soit bon, soit mauuais; & l'autre par accident, qui est de refroidir tout le corps en le priuant de la matiere qui entretient sa chaleur naturelle. Le mouvement qui se communique aux humeurs par la saignée est pareillement double, l'un de revulsion par lequel elles sont tirées vers les parties éloignées, & l'autre de deriuation, qui attirant des parties voisines en euacue les humeurs qui y sont contenuës lors qu'elles sont encore fluides. Et ainsi la saignée est propre lors que le sang est trop abundant, ou corrompu, ou trop eschauffé, qu'il se jette sur quelque partie, ou qu'il y est desia tombé.

Il s'agit donc de sçauoir icy si la saignée est conuenable aux fiebres malignes de ce temps, pour quelle de ces raisons on la doit administrer; Il seroit inutile icy de rien dire de la revulsion, ou de la deriuation; puis que bien qu'il se trouue souuent plusieurs occasions dans ces fiebres où elle s'exerce pour ces intentions, c'est plustost neantmoins à raison des accidens qui leur suruiennent que pour la fiebre mesme. Reste donc que ce soit pour oster la trop grande abondance de sang qui surcharge les vaisseaux, quel'on nomme plethore & plenitude, ou pour les humeurs corrompuës dans les veines, ou pour rafraichir; C'est pourquoy il n'y a point de doute que pendant qu'il y

a des signes de surabondance de sang qui opprime la nature, il ne faille saigner copieusement. Quant à la corruption lors qu'elle n'est que mediocre, Galien la conseille au 11. de la Method. afin que la nature estant deschargée d'une partie de son fardeau, travaille plus facilement à dompter le reste; mais lors qu'elle est abondante il preferé l'usage des purgatifs: Et pour ce qui est du rafraichissement, quoy que l'on l'obtienne facilement par la saignée lors que la chaleur n'est allumée que dans la masse du sang & dans les esprits, comme aux fievres ^a synoches & ^b ephemerres, si est-ce qu'on en doit user bien sobrement en deux occasions, lors que le siege de la chaleur & de la fièvre n'estant point contenu dans les grands vaisseaux, comme celuy des fievres putrides intermittentes, n'est point aussi fomenté par la masse du sang: ou que la fièvre qui est allumée resmoigne vne malignité manifeste; & que dans l'une & l'autre rencontre il n'y a aucun signe de plethore. Car pour la premiere occasion, puisque Galien ne conseille l'usage de la saignée dans la corruption que pour soulager la nature d'une partie de son fardeau, elle est sans doute inutile lors que le sang contenu dans les veines ne peut tenir lieu de fardeau. Et pour la seconde, la malignité ne pouvant estre euacuée par la saignée il ne se faut servir de ce remede que lors qu'il peut estre utile au soulagement de la nature, afin qu'elle combatte plus aisement la malignité. Or il n'y a qu'en la seule plethore qu'elle puisse auoir cet usage, car autrement ostant à la nature le thresor de la vie, c'est à dire, le sang & les esprits sans combattre la malignité qui l'opprime, c'est proprement travailler à la destruction, & donner plus de prise à son ennemy.

*a. e. a. d. con-
tinués qui pro-
cedent de
l'inflamma-
tion des en-
teurs contre-
nés dans les
grands vais-
seaux.
b. e. a. d. qui
se durent
qu'un jour &
procedent de
l'inflamma-
tion des ef-
rits.*

Et comme les fievres malignes attaquent des corps diuerſement diſpoſez ; les vns plethoriques , les autres ſans plenitude : les vns qui abondent en humeurs corrompues dans les veines , les autres dont la maſſe du ſang eſt ſans corruption ; mais la pluspart ayant le meſentere, & tout le bas ventre ſarcy d'une abondance extraordinaire de mauuiſes humeurs. En ceux où il ſe rencontre plenitude, il eſt neceſſaire de ſaigner tant qu'elle ſoit oſtée, & en ſuite ce remede devient inutile. Lors que les humeurs ſe corrompent auſſi dans les vaiſſeaux, il eſt beſoin, la plenitude eſtant retranchée, de deſcharger par la ſaignée autant de ce ſang corrompu que les forces le peuuent permettre ; nous ſouuenans qu'apres la ſaignée la nature a encore deux choſes à faire, l'une de combattre la malignité, & l'autre de cuire le reſte des humeurs corrompues, & qu'il ſe faut bien donner garde de la trop affoiblir crainte qu'elle ne puiſſe ſuffire à l'une & à l'autre.

Pour ce qui eſt des derniers dont les impuretez ne ſont contenuës que dans les petits vaiſſeaux du ventre inferieur, y eſtans amañſſées de longue main, ſans que la corruption ſoit paruenüe inſques aux plus grandes veines ; il ſe faut bien garder d'uſer de la ſaignée au delà de ce que la plenitude ſemble requerir : puis que ce remede ſeroit non ſeulement inutile, mais meſme pernicioeux : Car ainſi qu'Hippocrate nous apprend au liure de Priſc. Medicin. Nous auons beau purger & ſaigner, la coction des mauuiſes humeurs eſt l'ouurage de la nature, auquel le Medecin ne peut rien que dans les circonſtances, c'eſt à dire, en empeſchant ſeulement ce qui l'en peut deſtourner. Et comme nous auons remarqué d'abord que la plus grande part des fievres malignes de ce temps ſont de

On eleua-
ion & gon-
flement causé
par le bouil-
lissement
des humeurs.
Le flux de
ventre sim-
le.

cette dernière sorte comme il se voit par la pesanteur que les malades ressentent au ventre inferieur, par la tension & le ^e meteorisme frequent des hypochondres, les nausées, les vomissemens, les ^a diarrhées & semblables accidens de la faculté naturelle, il faut user de ce remede avec grande prudence, & ne pas faire comme certains Medecins, dont sans doute vous improuuez le procedé, qui n'ayans d'autre remede que la saignée s'en seruent comme d'une selle à tous cheuaux, ainsi que l'on parle depuis le premier iour iusques au dernier; ayans plus esgard à la fièvre qu'à la cause qui la produit: ne voyans pas que par cette euacuation inconsiderée ils destruisent peu à peu les forces; & ainsi donnent pied d'un costé à la malignité, qui assaut la nature avec plus de violence lors qu'elle est destituée du sang & des esprits, & empêchent de l'autre qu'elle ne se puisse occuper à cuire les humeurs corrompues. D'où vient que les malades sont violemment precipitez à la mort, ou si quelques-uns en eschapent c'est avec des signes manifestes de cruditez & d'abondance d'humeurs que la nature n'a pû parfaitement dompter. De sorte, qu'au lieu que ces maladies deuroient se terminer en sept iours, en quatorze, ou au plus tard en vingt, elles durent des cinq, sept & huit semaines, laissant des incommoditez aussi facheuses que la premiere maladie; comme parotide, apostemes aux autres parties, surditez, douleurs & pesanteurs de teste, & mille autres accidens de pareille sorte.

C'est donc vne chose bien necessaire à vn Medecin non seulement de sçauoir en quelles rencontres la saignée est conuenable; mais principalement quand & combien de temps il s'en faut seruir. Et comme

cela n'est pas de peu de consequence, ie veux m'y estendre vn peu amplement, à condition neantmoins que si mon discours vous est ennuyeux il vous sera permis de le reprendre à diuerses fois, & de n'y employer que les heures que vous aurez dessein de perdre, puisque ces matieres vous sont mieux conuës qu'à qui que ce soit.

Ie diray donc avec Galien aux liu. de la Method. que comme la presence du mal, & de sa cause nous enseigne le temps du remede, aussi se doit-on seruir de la saignée tandis que les raisons que nous auons dit cy-dessus qui la requeroient semblent estre presentes. La plénitude ne veut point de retardement, & doit estre ostée en vn, ou deux iours. Mais lors que la corruption se glisse dans les veines, ou qu'estant contenuë dans les petits vaisseaux, la quantité du sang qui abonde dans les grands, passe pour suspecte, il faut tirer peu de sang à la fois, & à diuerses reprises, vsans de cette façon de guerir que les Grecs nomment *epicrase*, & continuans selon le precepte de Galien au 9. de la Methode, tant qu'il paroisse manifestement que la nature estant assez soulagée travaille à bon escien à ce qui est de son deuoir, c'est à dire, à cuire les mauuaises humeurs, à les separer des bonnes & à les chasser dehors; Car à l'heure comme les ouurages sont sacrez, aussi est-ce vn sacrilege que de rien entreprendre qui la puisse destourner le moins du monde. Et comme l'on considere quatre temps en chaque maladie, le commencement, l'accroissement, la vigueur & le declin, il semble qu'il n'y ait guere que le commencement qui soit propre à ce remede, ou au plus la premiere partie de l'accroissement; & c'est ce que les premiers Medecins nous

B iij

ont laissé par écrit, & que les derniers ont obserué religieusement; le vingt-neufiesme Aphorisme de la seconde section est à peu près conceu en ces termes. *Lors que les maladies commencent c'est à l'heure qu'il faut mouuoir les matieres que tu trouues de uoir estre remuées; Mais lors qu'elles prennent leur accroissement, ou qu'elles sont en leur vigueur, il est beaucoup meilleur de se reposer.* Où par le mot de mouuoir, Galien nous apprend qu'Hippocrate entend les euacuations qui se font par la purgation, ou par la saignée; Et nous rend raison de cet aphorisme en la façon suivante. *Où les maladies tendent à la mort, ou elles sont salutaires; aux premieres le Medecin ne doit rien faire se contentant du prognostic; & aux dernieres, puisque la coction est l'ouvrage de la nature, si le Medecin à quelque chose à faire c'est dans le commencement, ostant à la nature par la saignée, ou la purgation, les empeschemens qui la peuuent distraire de son œuvre. Mais dans la vigueur du mal, qui est lors qu'elle s'occupe puissamment à dompter la cause de la maladie, ou mesmes lors qu'elle a acheué la coction, il est bien meilleur de se reposer & de luy laisser toute la besongne.* Et c'est ce qu'il recommande encor particulièrement aux liures des crises, nous faisant voir que le Medecin n'est que le ministre de la nature, & qu'il doit se donner garde de la troubler en ses opérations. Et c'est aussi ce que Fernel nous enseigne au chap. 13. du 2. liure de sa method. & qu'il couche en de si beaux termes, que ie ne pourrois m'empescher de les rapporter icy, si ie ne m'estudiois à la briefuete.

Et pour descendre en particulier au nombre des iours, lesquels on obserue principalement aux mala-

85

diés aiguës, il est nécessaire de sçauoir que les Me-
 decins posent quatre sortes de maladies aiguës, dont
 les vnes qu'ils nomment tres-aiguës, *ἀκρότατοι*
 se terminent le quatriesme, ou le septiesme iour,
 qui sont les deux premieres differences, & les au-
 tres qu'ils appellent simplement aiguës *αἰμαὶ*
 s'estendent iusques au quatorze ou au vingtiesme
 iour, qui sont les deux autres sortes: Le temps propre
 pour agir dans le premier terme passe à peine le se-
 cond iour, celui du second où le Medecin se peut
 seruir des grands remedes, s'estend iusques au qua-
 triesme iour, auquel il semble que Celse ait esgard
 lors qu'il dit au 2. liure que la saignée est inutile, passé
 le quatriesme iour de la maladie. Le temps de la
 troisieme sorte des maladies aiguës, iusques auquel
 on peut agir se termine au onzieme iour, & celui du
 dernier terme s'estend iusques au dix-sept. Je sçay
 bien que nous passons quelque fois ces iours là, selon
 que la necessité nous y oblige: Mais neantmoins il
 semble que c'est à celà qu'Hippocrate a esgard, lors
 qu'il nous enseigne au 24. aphor. de la 2. section que
 les quartenaires sont les signes des septenaires. Car
 nous remarquons alors si la nature doit agir le iour
 de la crise, ou si elle ne doit rien faire. Si elle se dispo-
 se à faire quelque euacuation, & qu'elle travaille à la
 coction, pourquoy la troubleroit on par des remedes
 hors de saison, & s'il ne paroist aucun signe de la cri-
 se future, ou la maladie est mortelle, ou elle s'estend
 à vn autre septenaire, & à l'heure nous ne craignons
 point de faire ce qui nous semble nécessaire iusques
 aux signes manifestes de la coction commencée ou
 parfaite, auquel temps il faut se reposer selon l'aduis
 du diuin Hippocrate au lieu sus-allegué.

Et c'est icy que vous me permettez de vous toucher quelque chose de la pratique de certains Medecins, qui sans auoir esgard au mouuement de la nature, saignent continuellement, espargnans à peine le iour de la crise, pour qui l'antiquité a tousiours tant eu de respect; & de vous demander quel iugement vous faites de leur procedé.

Estant appellé il y a quelques iours pour traiter vn Chirurgien de cette ville, attaqué d'une maladie tres-violente & tres-perilleuse, quoy que i'eusse suffisamment donné ordre dès le commencement à la plenitude des vaisseaux, & aux diuers accidens qui arriuent par l'abondance du sang, au moyen de la saignée diuerses fois reiterée; quoy que la maladie fust du nombre de celles qui sont tres-aiguës au second rang *διόνεγοι κροχῆς*, lesquelles doiuent faire crise dans le septiesme iour; Et quoy que tous les signes de la crise future eussent apparu dès le quatriesme iour & perseueré iusques au septiesme, & que ie leur fissé remarquer que non seulement il se deuoit faire crise le septiesme, mais mesme des l'entrée de ce iour; veu que c'estoit en ce temps que la pire heure del'accez auoit de coustume de se rencontrer; Ces Messieurs dont ie vous ay parlé, vouloient, nonobstant toutes ces raisons, qu'on luy tirast du sang sur la fin du sixiesme iour, sept ou huiet heures auant le temps de la crise, pretendans qu'en cas que l'empeschasse l'execution de ce remede, ie deuois estre responsable de l'euénement; & se fondoient seulement sur ce qu'il auoit quelque agitation plus grande qu'à l'ordinaire. Mais ils ne se resouuenoient pas de ce que dit Hippocrate au 13. Aphor. de la 2. sect. *Que la nuit qui precede la crise est*

est

est ordinairement plus difficile. Dont Galien rendant la raison, dit que c'est à cause que la nature voulant chasser les mauuaises humeurs le conflit s'augmente alors entre eux: De sorte, que qui voudroit en ce temps là se hazarder de tirer du sang, donneroit par ce moyen cause gagnée à la maladie, luy aydant à faire succomber tout d'un coup les forces & la nature.

Et au reste, comme Galien nous enseigne que les forces ou la foiblesse du malade tiennent le premier lieu à nous persuader la saignée ou à nous en destourner. Je puis asseurer qu'en la rencontre dont il est question; cette seule consideration estoit capable d'empescher vn Medecin prudent d'entreprendre ce remede, puisque il ne suffisoit pas d'estre asseuré que la nature ne succomberoit point dans l'euacuation faite par l'art, si l'on ne voyoit aussi manifestement que les forces eussent esté capables apres ce premier choc de supporter encore le second, que la nature deuoit bien-tost liurer elle-mesme.

Mais, ie vous prie, permettez-moy plustost de vous demander quel iugement vous faites du succez de cette maladie, & des raisonnemens dont ils se sont voulu seruir pour confirmer leur premiere pensée. Cette fièvre comme ie vous ay dit, estoit non seulement du nombre de celles que nous appellons malignes, mais mesme des plus violentes, & accompagnée d'une puissante cacochymie, sans toutesfois que la masse du sang parust fort infectée; la saignée auoit esté reïterée diuerses fois; & cependant passée la premiere, le malade se plaignoit d'en auoir receu *plus d'incommodité que de soulagement*, & en auoit

C

ressenty les forces extremement diminuées: les signes de coction parurent des le quatrieme iour, & l'on voyoit manifestement que la nature se disposoit à vne crise le septiesme: la saignée fut obmise sur la fin du sixiesme, ainsi que vous auez sceu: & à l'entrée du septiesme, il se fit vn saignement de nez assez copieux qui emporta vne grande partie de la malignité, & fit cesser la violence des symptomes. La dessus, ces Messieurs s'écrierent que cela confirmoit entiere-ment leurs pensées, & que l'hæmorrhagie tesmoi- gnoit assez le besoin que le malade eust eu de la saignée.

Mais en conscience, si c'est ainsi qu'il faut raison- ner en la Medecine, à quoy seruent les obseruations des crises qui ont acquis à Hippocrate le titre de diuin? Qu'estoit-il besoin qu'on s'estudiait avec tant de soin à nous donner des signes de la crise future & du lieu par où elle doit arriuer? Lors qu'Hippo- crate & Galien parlent des signes qui precedent l'hæmorrhagie, & qui nous montrent qu'elle doit arriuer par la force de la nature, disans au 1. des Epidem. com. 2. text. 55. que quand les temples sont pesantes, que le col fait mal, que les malades sem- blent voir quelque nuage deuant leurs yeux, ayans les hypochondres tendus & sans douleur, *il faut attendre vne hæmorrhagie par le nez*, que ne disent ils plustost, *c'est signe qu'il faut saigner crainte qu'il n'arriue hæmorrhagie par le nez, & que le plus subtil du sang ne se perde*? Car il ne faut point que ie vous celle que quelques vns en sont venus iusques à la bassesse de ce raisonnement, qu'ils ont aisement fait goustier au peuple, persuadé qu'il est, que c'est en

effect le plus subtil du sang qui se perd par le nez; ne sçachant pas que de quelque costé, & en quelque forme que la nature chasse l'humeur dans la crise, c'est toujours vne matiere tres-maligne, tres-mes-chante, & tres-corrompue qui est euacuée, & dont la saignée la plus copieuse n'auroit iamais mis, de-hors la centiesme partie. Ce que le docteur Fernel nous apprend par ces mots au lieu sus allegué. *Natura concoctione impuros noxiosque humores è purioribus seceruit, hos vt conseruet, illos vt tandem foras exturbet, aut sola per se aut medicamenti ope. At qui venesectione nullo delectu omnes qui in venis sunt promiscue & indiscriminatim prolecat.* La nature separe par la coction les mauuaises humeurs d'auec les bonnes, en dessein de conseruer celles-cy, & de chasser en suite celles-là dehors, soit par la propre force ou à l'ayde de quelque medicament. Mais la saignée sans faire aucun choix tire indifferemment toutes sortes d'humeurs contenuës dans les veines, & plus bas. *At si quis hoc tempore venam ausit incidere non eos solum, sed pariter viles eliciet, quodque grauius est eos qui vi nature secreti fuerant, puro sanguini permiscebit, hunc inquinabit, omnia confundet, naturæque molitionem optimam interpellabit. Quum igitur concoctionis manifesta signa comparebunt, non amplius venæ sectione curatio transigenda.* Si quelqu'un est donc si osé que de se seruir dans ce temps de la saignée (sçauoir lors que la nature, a trauaillé à la coction) il ne tirera pas simplement dehors les mauuaises humeurs, mais pareillement les bonnes, & ce qui est encore pis, il remeslera parmy le sang le plus pur, les humeurs plus impures qui en auoient esté séparées par la force de la

C ij

nature ; Il corrompra derechef ce thresor de nostre vie , remeslera confusément le bon avec le mauuais, & reduira à neant les excellens & admirables efforts de la nature. Ce n'est donc plus avec la saignée qu'il faut travailler à la guérison des maladies depuis que nous voyons des signes d'une coction sensible.

Si donc les Medecins doiuent estre religieux observateurs des mouuemens de la nature , lors qu'il ne s'agit que de la simple corruption des humeurs, qui arrive chaque iour par les seules qualitez elementaires, à combien plus forte raison doit-il apprehender de la troubler lors qu'elle s'occupe à dompter une malignité extraordinaire, & du nombre de celles en qui Hippocrate reconnoist quelque chose de diuin, à cause du souverain degré de corruption qu'elles possèdent, qui surpasse infiniment celle des elements, & qui ne se peut aussi parfaitement terminer que par une crise.

Il ne faut pas oublier icy que dans la maladie dont il s'agit, la nature s'estant deschargée par le nez de la partie plus maligne de l'humeur qui la pressoit, & ayant encore employé peu de temps à la coction des autres impuretez contenuës dans le ventre inferieur, elle travailla à les chasser par les selles, qui estans quelque peu sanglantes, ou par l'ouverture de quelque veine hæmorrhoidale interne, ou par quelque legere excoriation que l'acrimonie des humeurs avoit causée vers le fondement ou à la fin du rectum; Ces Messieurs dont ie vous ay desja parlé, vouloient que cela denotast plus clair que le iour, que le malade avoit deu estre saigné à la fin de son sixiesme; mais si ce sang provenoit des hæmorrhoides, comme il y a apparence, puisque il estoit inegalement

meslé avec les excremens, que le malade ne sentoit
 d'acrimonie qu'au fondement, & que ce sang estoit
 de couleur respondante à celuy qui sort de ces vais-
 seaux, quel plus salutaire mouuement pouuoit on
 desirer, puisque ces veines semblent estre destinées
 de nature à l'euacuation de la cacochymie; & mes-
 mes si nous eussions creu que la nature eust peu estre
 distraite de ce mouuement par le moyen de la sai-
 gnée, n'eussions nous pas deu nous en abstenir reli-
 gieusement, plustost que nous mettre en hasart d'em-
 pescher vne euacuation si souhaitable? Que si cela
 prouenoit aussi de l'excoriation des parties voisines
 du fondement produite par la qualité des humeurs,
 il faut auoüer que leur acrimonie n'estoit pas bien
 maligne d'auoir causé si peu d'accidens, si benins &
 de si peu de durée; Et quand mesme ce symptome
 auroit esté plus funeste, à quoy en auroit on peu at-
 tribuer la cause qu'au vice des humeurs & à la foi-
 blesse de la nature, à qui seule appartient de corriger
 leur acrimonie: Car il suffit au Medecin d'auoir fait
 soigneusement tout ce que l'art luy prescrit, sans
 s'ingerer d'aller au delà, & à l'encontre des regles
 qui nous ont esté iudicieusement enseignées par les
 Anciens, & sans rien entreprendre par vne temerité
 inconsiderée. Car ce seroit manquer par trop de iu-
 gement, de vouloir faire passer cette euacuation
 pour vne vraye hæmatere, qui est seule capable en
 cette rencontre de persuader que l'euacuation arti-
 ficielle du sang auroit esté defectueuse, puisque ny
 la quantité, ny le temps, ny les qualitez, ny la durée,
 ny le lieu d'où procedoit cette humeur ne respon-
 doit point à l'indisposition qu'on nomme de ce
 nom.

C iij

le Flux de sang
 par les selles
 causé de sang
 pur, & qui n'a
 que la quantité

Je n'adiouste rien icy du dernier succez de cette maladie, car encore que ie puisse avec raison l'aller guer pour moy, neantmoins puisque l'on tient que c'est le liure des idiots & des ignorans. Je le passeray sous silence, mon dessein estant de faire voir non la fortune du malade, mais la conduite de la vraye Medecine, & de faire en mesme temps la plainte d'Hippocrate, *ἡ τελευτὴ τῆς νόσου μὴ παρὰ τὴν ἐπιφανέσθαι. ὅτι δὲ ἀμαθίῃ τῶντι χρειάζοι αὐτῷ, ὅ, τῶν εἰς τὴν τοιαύτην κρείσσει, πολὺ παρὰ τὴν τῆς τελευτῆς ἀπολείπειται.*

Mais voyez où la passion m'emporte, de simple respondant que ie deuois estre, ie suis deuenu en vn moment censeur, ou si vous voulez plustost gladiateur, mais comme disent tous nos Apologues: *Quisemel illatam iniuriam tolerat, secundam iniurat.* Je quite donc cette instance pour dire quelque chose des vessicatoires, qui est nostre dernier point, auant que de finir cette lettre.

Il est vray comme vous me mandez, que c'est vn remede qui est peu cognu de nos Medecins François, que les vessicatoires appliquez aux pongners & aux malleoles, & dont ils n'ont aucune pratique dans les fieures de quelque nature qu'elles puissent estre; Mais cela neantmoins ne doit pas empescher vn homme de s'en seruir, qui en a veu mille belles experiences dedans l'Angleterre durant ces fieures malignes, que l'on appelloit dans le pays *New diseases*, qui s'estans allumées dans l'armée s'estendirent iusques aux villes, & trancherent la vie à tant de personnes; qui en a encore reconnu l'usage dans l'Italie & dans la Candie, & qui a souuent veu des pauvres malades retirez comme du tombeau par ce seul remede, & qui de fraiche memoire en peut al-

leguer des exemples notables dedans le pays. Mais, outre l'experience, il ne faut pas s'imaginer que ce remede manque de raisons ny d'autoritez.

Ceux qui ont leu les œuvres de Charles Pison, touchant les maladies qui prouiennent des humeurs fereuses, sçavent assez que la pluspart des fieures ne s'allument que par leur moyen, mais sur tout, que celles qui sont malignes tiennent leur mauuaise qualité de la corruption souueraine, comme parle Hippocrate, & tres-pernicieuse de la partie plus subtile des serositez soit bilieuses ou autres: Que les inflammations internes s'allument par vn mesme moyen; & que cette humeur donne des assauts violens en diuerses rencontres à nostre constitution naturelle: Il n'y a donc pas dequoy s'estonner si les vessicatoires produisent de si salutaires effects, puis qu'ils attirent puissamment au dehors cette humeur si pernicieuse, & en deliurent la masse du sang autant qu'il est possible. Vous sçavez aussi qu'elles raisons i'alleguë dans ma petite dispute de la circulation pour confirmer leur vtilité.

Pour ce qui est des autoritez, il ne faut que lire les traitez des deux antagonistes Massarias & Saxonia, l'un & l'autre celebres Professeurs de l'vniuersité de Padouë, touchant l'vsage des vessicatoires pour en apprendre la vertu, auxquels on peut adiouster les autoritez suiuanes. Mercurial. Consultat. tom. 2. consult. 6. tom. 3. consultat. 49. & 79. Epiphanius Ferdinand. Histor. 81. cap. 3. Dan. Sennert. libr. 4. de febr. cap. 11. & 13. Iulius Cæs. Claudin. respons. 48. Ioann. Zecchius consultat. 47. où l'on peut voir aussi la solution de toutes les obiections qui se peuvent apporter contre l'vsage de ce remede.

24

C'est icy que ie finis, apres vous auoir coniué de
me continuer tousiours vostre bien-veillance, puis-
que i'ay l'honneur d'estre.

Monsieur,

Vostre tres-humble & tres-obeyssant
seruiteur, N. P.

D'Alençon, ce 20. Fevrier 1650.

F A V T E S.

pag. 7. l. santaux. 12. l. parorides. l. quelle. 15.
amies